

*Textes et poèmes pour les intermèdes de la journée d'étude du 9 février 2019*  
*Chez soi à la crèche*

... il nous faut montrer que la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent, parfois s'opposant, parfois s'excitant l'un l'autre. La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être « jeté au monde » comme le professent les métaphysiques rapides, l'homme est déposé dans le berceau de la maison. Et toujours, en nos rêveries, la maison est un grand berceau. Une métaphysique concrète ne peut laisser de côté ce fait, ce simple fait, d'autant que ce fait est une valeur, une grande valeur à laquelle nous revenons dans nos rêveries. L'être est tout de suite une valeur. La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison. (p. 26)

La maison d'enfance de Henri Bachelin est simple entre toutes. C'est la maison rustique d'un bourg du Morvan. Elle est cependant, avec ses dépendances paysannes et grâce au travail et à l'économie du père, une demeure où la vie de la famille a trouvé la sécurité et le bonheur. C'est dans la chambre éclairée par la lampe près de laquelle le père, journalier et sacristain, lit le soir la vie des saints, c'est dans cette chambre que l'enfant mène sa rêverie de primitivité, une rêverie qui accentue la solitude jusqu'à imaginer vivre dans une hutte perdue dans la forêt.... La page d'Henri Bachelin est un document d'une grande pureté. Voici le passage essentiel : « C'étaient des heures où avec force, je le jure, je nous sentais comme retranchés hors de la petite ville, de la France et du monde. Je prenais plaisir – je gardais pour moi mes sensations – à nous imaginer vivant au milieu des bois dans une hutte de charbonniers bien chauffée : j'aurais voulu entendre des loups aiguiser leurs griffes sur le granit inusable de notre seuil. Notre maison me tenait lieu de hutte. Je m'y voyais à l'abri de la faim et du froid. Si je frissonnais, ce n'était que de bien-être. » (p. 45)

Bachelard cite Henri Bosco, *Malicroix*

« La maison luttait bravement. Elle se plaignit tout d'abord ; les pires souffles l'attaquèrent de tous les côtés à la fois, avec une haine distincte et de tels hurlements de rage que, par moments, je frissonnais de peur. Mais elle tint. Dès le début de la tempête des vents hargneux avaient pris le toit à partie. On essaya de l'arracher, de lui casser les reins, de le mettre en lambeaux, de l'aspirer. Mais il bomba le dos et s'accrocha à la vieille charpente. Alors d'autres vents arrivèrent et se ruant au ras du sol ils foncèrent contre les murailles. Tout fléchit sous le choc impétueux, mais la maison flexible, ayant plié, résista à la bête. Elle tenait sans doute au sol de l'île par des racines incassables, d'où ses minces parois de roseaux crépis et de planches tenaient une force surnaturelle. On eut beau insulter les volets et les portes, prononcer des menaces colossales, claironner dans la cheminée, l'être déjà

humain, où j'abritais mon corps, ne céda rien à la tempête. La maison se serra contre moi, comme une louve, et par moments je sentais son odeur descendre maternellement jusque dans mon cœur. Ce fut, cette nuit-là, vraiment ma mère. Je n'eus qu'elle pour me garder et me soutenir. » (p. 56)

... le coin est un refuge qui nous assure une première valeur de l'être : l'immobilité. Il est le sûr local, le proche local de mon immobilité. Le coin est une sorte de demi-boîte, moitié murs, moitié porte... La conscience d'être en paix en son coin propage, si l'on ose dire, une immobilité. L'immobilité rayonne. Une chambre imaginaire se construit autour de notre corps qui se croit bien caché quand nous nous réfugions en un coin. Les ombres sont déjà des murs, un meuble est une barrière, une tenture un toit. Mais toutes ces images imaginent trop. Et il faut désigner l'espace de l'immobilité en en faisant l'espace de l'être.

Dans son livre sur Baudelaire, Sartre cite une phrase qui mériterait un long commentaire. Elle est empruntée à un roman de Hughes : « Emily avait joué à se faire une maison dans un coin tout à fait à l'avant du navire. Fatiguée de ce jeu, elle marchait sans but vers l'arrière quand lui vint tout à coup la pensée fulgurante qu'elle était *elle*.(...).

La pensée fulgurante que l'enfant, dans le conte, reçoit d'être elle-même, elle la trouve en sortant de « chez-soi », en réaction peut-être à des concentrations dans un coin de l'être. Quand l'enfant a exploré le vaste univers qu'est le bateau au milieu de la mer, rentre-t-elle dans sa petite maison ? Maintenant elle sait qu'elle est *elle*, va-t-elle reprendre son jeu domiciliaire, rentrer chez elle, c'est à dire rentrer en elle-même ? On peut certes prendre la conscience d'exister en échappant à l'espace, mais ici la fable de l'être est solidaire d'un jeu de la spatialité. Le romancier nous devait tous les détails de l'inversion du songe allant du chez soi à l'univers pour découvrir l'être. (p. 131-132)

Textes tirés de

Gaston Bachelard : *La poétique de l'espace*  
(PUF, Quadrige, 11<sup>e</sup> édition, 2012)

La conscience aiguë que mon foyer et ma chère famille se trouvaient juste derrière la première rangée de collines me mettait mal à l'aise. Je ne sais pourquoi, je m'étais mis en tête que ce serait tricher que de rentrer au bercail à la moitié de mon voyage, mais à ce moment-là je pensai : Et merde. J'ai froid, je suis tout seul, et je ne vais pas passer la nuit à l'hôtel à 30 kilomètres de chez moi. Je me rendis donc à la gare de Forster Square, pris un train vide et bringuebalant jusqu'à Skipton, puis un taxi jusqu'au petit village où j'habite dans les « Vallons du Yorkshire », autrement dit les Yorkshire Dales, et me fis déposer au bout de la rue pour pouvoir faire le reste à pied.

Quelle joie de s'approcher à la tombée de la nuit d'une demeure douillette, aux fenêtres éclairées d'une lumière accueillante, et de savoir que c'est la vôtre et qu'à l'intérieur il y a vos enfants ! Je remontai l'allée, regardai par la fenêtre de la cuisine, et Dieu merci ils étaient tous là, adorables et en bonne santé, en train de jouer au Monopoly autour de la table. Je restai à les contempler pendant une éternité, noyé dans une douce sensation de tendresse et d'admiration. Et puis j'entrai.

Bill Bryson : *Des cornflakes dans le porridge.*

C'est une rue calme, dans un quartier résidentiel de Budapest. Au fond de leurs parcs, les dernières villas bourgeoises du début du siècle, peu à peu remplacées par des immeubles tape à l'œil, se dissimulent derrière de belles frondaisons et seul le passage d'un autobus bleu vient à intervalles réguliers couvrir le chant très présent des oiseaux.

Au numéro trois, une grille verte s'ouvre sans qu'il soit besoin de sonner pour peu que le visiteur sache qu'il doit, à hauteur d'homme, passer la main entre les barreaux afin de soulever un loquet de sécurité qui signale la présence de jeunes enfants en ce lieu...

Personne pour vous interdire l'accès de la maison mais personne non plus pour vous accueillir et partout un silence que l'on sent impossible à troubler. Un silence qui engendre la sensation diffuse que quelque chose ou quelqu'un sans aucun doute est important dans cet endroit, ce n'est pas vous, ce ne sera jamais vous.

A l'angle du corridor.... deux chambres... avec toujours, hors de portée des enfants, le verrou qu'il faut tourner pour ouvrir les portes. A l'intérieur de l'une des chambres... une jeune femme se penche sur un berceau. Elle parle très doucement à un tout petit bébé qui s'agite un peu.

*Jozsi... Jozsi... tu as ouvert tes yeux ?*

*C'est moi au-dessus de toi... oui...*

*Je vais te prendre et te donner le bain...*

Bernard Martino, *Les enfants de la colline des roses*

## RENTREER

J'hésitais à rentrer chez mes parents. Quand il pleut, me disais-je, comment font-ils ? Puis je me rappelai qu'il y avait un plafond dans ma chambre. « N'empêche ! », et, méfiant, je ne voulus rentrer.

C'est en vain qu'ils m'appellent maintenant. Ils sifflent, ils sifflent dans la nuit. Mais c'est en vain qu'ils usent du silence de la nuit pour arriver jusqu'à moi. C'est absolument en vain.

Henri Michaux

*Entre Centre et Absence*

Le foyer, la lueur étroite de la lampe ;  
La rêverie avec le doigt contre la tempe  
Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés ;  
L'heure du thé fumant et des livres fermés ;  
La douceur de sentir la fin de la soirée ;  
La fatigue charmante et l'attente adorée  
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit,  
Oh ! tout cela, mon rêve attendri le poursuit  
Sans relâche, à travers toutes remises vaines,  
Impatient des mois, furieux des semaines !

Paul Verlaine  
*La bonne chanson*

## INTERIEURS

Les maisons de la Hollande ont  
Le cœur traversé de lumière  
Si bien que tête la première  
Sans pudeur nous y regardons

Les cactus et les plantes vertes  
La faïence et l'argenterie  
Toutes choses de rêverie  
Qui nous sont à la vitre offertes

Entre la rue et le jardin  
Il y a la place de l'âme  
Que nous violons sans Sésame  
Aladin ni Robert Houdin

La vie est un tableau complexe  
Où s'inscrivent meubles et gens  
Suivant un ordre convergent  
Comme dans un miroir convexe

Il n'y manque pas le point blanc  
Qu'on voit au ventre des théières  
On jurerait que c'était hier  
Que fut abattu ce breelan

Qu'un visiteur poussa la porte  
Et le joueur se retourna  
Mais d'où venaient les ananas  
Mis dans cette nature morte

Harengs cerfeuil et crudités  
Un canard pendu des couverts  
Sur le linge l'éclat des verres  
Le faste des pièces montées

Je suis cette ouverte demeure  
Où plongent passant les passants  
On m'y voit l'autre et l'un versants  
Et mes secrets et mes rumeurs

Mais qu'y peut-on lire sinon  
Ce qui m'habite et qui me hante  
Ce qui me trouble et que je chante  
Ecrit partout partout ton nom

.....

Louis Aragon  
*Le voyage de Hollande et autres poèmes*

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestui-là qui conquiert la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,  
Que des palais romains le front audacieux ;  
Plus que le marbre dur, me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,  
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,  
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim du Bellay, *Les Regrets*

## La maison

La maison tient par les arbres seulement  
elle est immense  
elle est sans frontières aucunes  
comme un corps aveugle  
qui se laisse aspirer au ciel sombre  
elle n'a pas de centre  
elle n'est pas gardée  
les pièces bougent  
les cloisons

on ne peut pas quitter  
se voir en dehors d'elle  
tellement la lumière lui appartient  
ramassée jusqu'aux murs  
on est forcé de rester dans son bruit  
dans l'enfance lourde  
on ne pourrait pas vivre et durer sans elle  
sans les arbres qui écrasent aux épaules  
sans les longs cris du vent

Claire Genoux, *Orpheline*

## INTERIEUR

Il y a longtemps que je cherche à vivre ici,  
dans cette chambre que je fais semblant d'aimer,  
la table, les objets sans soucis, la fenêtre  
ouvrant au bout de chaque nuit d'autres verdure,  
et le cœur du merle bat dans le lierre sombre,  
partout des lueurs achèvent l'ombre vieillie.

J'accepte moi aussi de croire qu'il fait doux,  
que je suis chez moi, que la journée sera bonne.  
Il y a juste, au pied du lit, cette araignée  
(à cause du jardin), je ne l'ai pas assez  
piétinée, on dirait qu'elle travaille encore  
au piège qui attend mon fragile fantôme...

Philippe Jaccottet  
*L'effraie et autres poésies*

Si les poètes étaient moins bêtes  
Et s'ils étaient moins paresseux  
Ils rendraient tout le monde heureux  
Pour pouvoir s'occuper en paix  
De leurs souffrances littéraires.

Ils construiraient des maisons jaunes  
Avec de grands jardins devant  
Et des arbres pleins de zoizeaux  
De mirliflûtes et de lizeaux  
Des mésongres et des feuvertes  
Des plumuches, des picassiettes  
Et des petits corbeaux tout rouges  
Qui diraient la bonne aventure.

Il y aurait de grands jets d'eau  
Avec des lumières dedans  
Il y aurait deux cents poissons  
Depuis le croûsque au ramusson  
De la libelle au pépamule  
De l'orphie au rara curule  
Et de l'avoile au canisson

Il y aurait de l'air tout neuf  
Parfumé de l'odeur des feuilles  
On mangerait quand on voudrait  
Et l'on travaillerait sans hâte  
A construire des escaliers  
De formes encore jamais vues  
Avec des bois veinés de mauve  
Lisses comme elle sous les doigts

Mais les poètes sont très bêtes  
Ils écrivent pour commencer  
Au lieu de s'mettre à travailler  
Et ça leur donne des remords  
Qu'ils conservent jusqu'à la mort  
Ravis d'avoir tellement souffert  
On leur donne de grands discours  
Et on les oublie en un jour  
Mais s'ils étaient moins paresseux  
On ne les oublierait qu'en deux

Boris Vian

J'ai une maison pleine de fenêtres  
Pleine de fenêtres  
En large et en long

Et des portes aussi  
Faut le reconnaître  
Et des portes aussi  
Il faut bien sortir

Et un escalier  
Qui grimpe qui grimpe  
Et un escalier  
Qui fait mal aux pieds

Et un ascenseur  
Qui est toujours en panne  
Et un ascenseur  
Qui fait mal au cœur

Et des habitants  
Qui grognent qui grognent  
Et des habitants  
Qui n'ont pas le temps

Et puis moi ça va  
Je saute je saute  
Et puis moi ça va  
Je ne m'en fais pas

Anne Sylvestre

## MA CHAUMIERE

Ma chaumière aurait, l'été, la feuillée des bois pour parasol, et l'automne, pour jardin, au bord de la fenêtre, quelque mousse qui enchâsse les perles de la pluie, et quelque giroflée qui fleure l'amande.

Mais l'hiver, - quel plaisir, quand le matin aurait secoué ses bouquets de givre sur mes vitres gelées, d'apercevoir bien loin, à la lisière de la forêt, un voyageur qui va toujours s'amoindrissant, lui et sa monture, dans la neige et la brume !

Quel plaisir, le soir, de feuilleter, sous le manteau de la cheminée flambante et parfumée d'une bourrée de genièvre, les preux et les moines des chroniques si merveilleusement portraits qu'ils semblent, les uns jouter, les autres prier encore !

Et quel plaisir, la nuit, à l'heure douteuse et pâle, qui précède le point du jour, d'entendre mon coq s'égosiller dans le gelinier et le coq d'une ferme lui répondre faiblement, sentinelle juchée aux avant-postes du village endormi.

Ah ! si le roi nous lisait dans son Louvre, - ô ma muse inabritée contre les orages de la vie ! – le seigneur suzerain de tant de fiefs qu'il ignore le nombre de ses châteaux ne nous marchanderait pas une chaumine !

Aloysius Bertrand

## LA MAISON PATERNELLE

Depuis que mes cheveux sont blancs, que je suis vieux,  
Une fois j'ai revu notre maison rustique,  
Et le peuplier long comme un clocher gothique,  
Et le petit jardin tout entouré de pieux.

Une part de mon âme est restée en ces lieux  
Où ma calme jeunesse a chanté son cantique.  
J'ai remué la cendre au fond de l'âtre antique,  
Et des souvenirs morts ont jailli radieux.

Mon sans gêne inconnu paraissait malhonnête,  
Et les enfants riaient. Nul ne leur avait dit  
Que leur humble demeure avait été mon nid.

Et quand je m'éloignai, tournant souvent la tête,  
Ils parlèrent très haut, et j'entendis ceci :  
- Ce vieux-là, pourquoi donc vient-il pleurer ici ?

Léon-Pamphile Le May

## INTERIEUR

« Joujou, pipi, caca, dodo. »  
« Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do. »  
Le moutard gueule, et sa sœur tape  
Sur un vieux clavecin de Pape,  
Le père se rase au carreau  
Avant de se rendre au bureau.  
La mère émiette une panade  
Qui mijote, gluante et fade,  
Dans les cendres. Le fils aîné  
Cire, avec un air étonné,  
Les souliers de toute la troupe,  
Car ce soir-même, après la soupe,

Ils iront autour de Musard  
Et ne rentreront pas trop tard ;  
Afin que demain l'on s'éveille  
Pour une existence pareille.

« Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do. »  
« Joujou, pipi, caca, dodo. »

Charles Cros